

Commentaire sur le Mystère de la Fleur d'Or

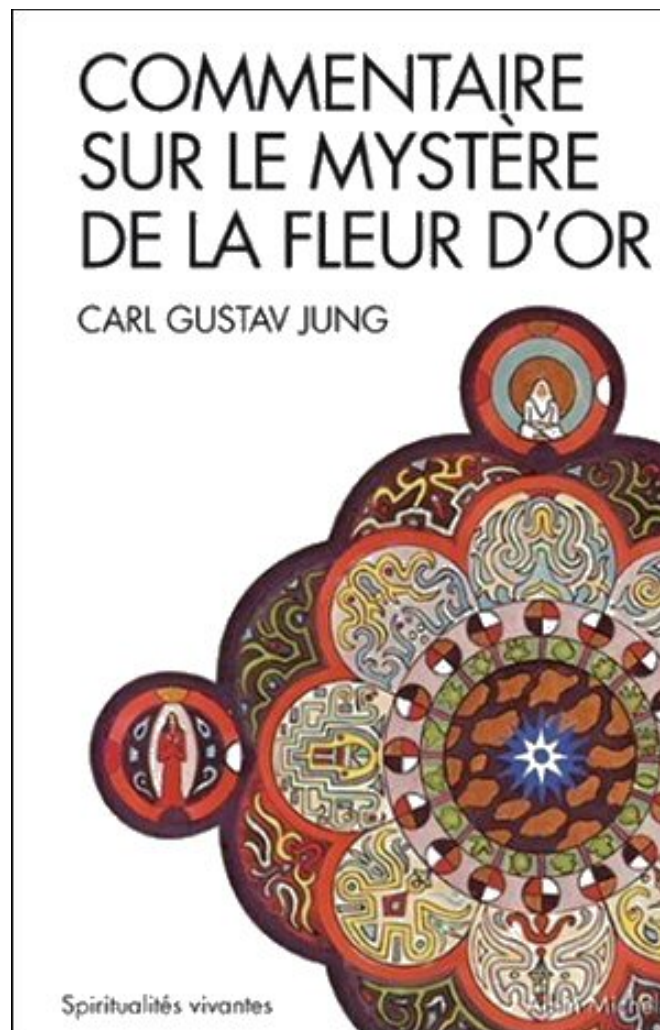
Le Mystère de la Fleur d'Or est un traité alchimique chinois taoïste, que le missionnaire protestant Richard Wilhelm a fait connaître à Jung en 1928.

C. G. Jung dans son commentaire publié en Allemagne l'année suivante, formule l'aspiration moderne à la conscience totale, dans un langage à la fois traditionnel et accessible à l'Européen du xx^e siècle. Il peut ainsi être regardé comme le « *restaurateur de la Voie occidentale* ».

Nous mettons aujourd'hui ce commentaire à la disposition du public français, en l'accompagnant des dessins de Jung représentant les « quatre stades de la méditation », ainsi que des « exemples de *mandalas* européens » sélectionnés par lui.

Nous présentons ensuite une traduction du discours que Jung fit à la mémoire de Richard Wilhelm l'année où ce dernier mourut (1930), et enfin la remarquable préface du Yi-King (1950).

Traduction par [Etienne Perrot](#)
Éditions Albin Michel, Collection Spiritualités vivantes, format de poche, 148 pages



C. G. JUNG, *Commentaire sur le Mystère de la Fleur d'Or*, traduit de l'allemand par E. PÉROT, Paris, Albin Michel, 1979, 148 p. — Avec ce volume, l'éditeur annonce son intention de publier « une série d'œuvres majeures et inédites jusqu'à présent en français » de Jung (1875-1961). L'idée est bonne et le point de départ heureusement choisi.

Le Mystère de la Fleur d'Or est un archaïque traité taoïste chinois que le sinologue et missionnaire R. Wilhelm fit connaître au savant suisse en 1928 et dont ils publièrent en même temps, mais chacun de leur côté, un commentaire en 1929. L'œuvre définitive de Jung sur ce texte parut en 1971 seulement en allemand et en anglais. C'est elle dont nous avons ici la traduction. Le commentaire lui-même ne dépasse pas les dimensions d'un long article (p. 21-78). Les autres pages sont consacrées à des avant-propos et autres préfaces, à de nombreuses planches hors-texte commentées (p. 79-107), à un discours de Jung à la mémoire de Wilhelm († 1930) (p. 111-122) et à la préface du même Jung à l'édition anglaise du *Yi-king (Livre des Mutations)* (1949), texte fort beau et de grande portée.

Nous savons le rôle que joue la découverte de la Chine par Jung sur sa pensée. Il confesse dans ses *Mémoires* qu'elle lui permit de sortir de sa solitude et de trouver une famille à laquelle il pourrait se rattacher. Ce rôle découle surtout de ce que, depuis 1913, date où il se sépara de Freud, il se penchait sur l'étude du processus de l'inconscient collectif et qu'il y trouva « la pièce qu'il avait cherchée en vain chez les gnostiques » (p. 18). Nous ne sommes malheureusement pas capable de dire ce que vaut son approche et ne pouvons guère que le citer : « L'invasion de l'Orient par l'Europe, écrit-il, nous a légué la tâche... de comprendre l'esprit de l'Orient... Cela nous est peut-être plus nécessaire que nous ne le sentons pour l'instant » (p. 78). « La conception chinoise cherche à atténuer l'action dissolvante de l'inconscient » (p. 49). « Mon commentaire est une tentative en vue de jeter un pont de compréhension intérieure, spirituelle, entre l'Orient et l'Occident » (p. 76). La première proposition est d'ordre général ; les sinologues doivent juger de la seconde ; la troisième répond bien aux efforts du livre. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que la démarche jungienne n'était pas une trahison pour l'Occident : « Notre chemin commence par la réalité européenne » (p. 118).

Signalons les très étonnants dessins de « mandalas européens », œuvres de patients, dont les plus anciens sont de 1916, et qui furent choisis par l'auteur dans sa vaste collection. Ils « doivent... fournir une claire illustration de ce parallélisme entre la philosophie orientale et les processus mentaux inconscients en Occident » (p. 87), peut-être parce que « notre inconscient est rempli de symbolisme oriental » (p. 118).

A quelque endroit qu'on se place par rapport à Jung, il semble qu'on doive reconnaître en ce livre une belle œuvre d'optimisme, de raison et de foi. Cette traduction française est pour ceux qui ne la

connaîtraient pas encore (nous en faisons partie) une occasion de la lire. Elle intéressera aussi bien l'orientaliste et l'historien des religions que le psychologue et le psychiatre.

J.-P. Roux.

Richard WILHELM, *Lectures on the I Ching, Constancy and Change*, translated from the German by Irene EBER, Princeton University Press, 1979 (« Bollinger Series XIX », 2). — Richard Wilhelm (1873-1930) est resté célèbre par sa traduction du *Yi-king* (le *Livre des Mutations*), le livre le plus obscur de la Chine antique. Cette traduction est restée, avec celle de James Legge, une des rares interprétations valables de ce vieux traité de divination promu au rang de livre de sagesse. Les conférences traduites ici en anglais furent données entre 1926 et 1929 et parurent en 1956 sous le titre *Wandlung und Dauer*. Il s'agit de réflexions inspirées à l'auteur par le *Yi-king* et ses huit et soixante-quatre symboles (*koua*). A vrai dire, elles renseignent surtout sur la pensée de Richard Wilhelm et sur ses préoccupations en rapport avec son époque. Mais comme il s'agit d'un sinologue authentique qui connaissait bien la Chine et sa civilisation, ses interprétations ne sont pas gratuites même quand il croit découvrir dans le *Yi-king* une éthique pour tous les temps. Ces conférences ne prétendaient certes pas présenter une étude philologique du *Yi-king*, mais voulaient montrer aux auditeurs comment les textes qui sont ajoutés aux *koua* permettent de méditer sur des problèmes concernant la morale, l'art, la musique et la psychologie.

M. KALTENMARK.

W. F. BONIN, *Die Götter Schwarzafrikas*. Mit einer Liste afrikanischer Gottesnamen von John S. MBITI und einer Erzählung von Niiitse Akufo Awuku. [Graz] Verlag für Sammler (1979), 408 p., illustr., cartes. — Dans le présent ouvrage, l'auteur se propose de nous présenter « les dieux de l'Afrique noire », les uns après les autres, suivant l'ordre alphabétique de leurs noms respectifs. Le livre s'adresse « à un large public », mais l'entreprise n'en demeure pas moins difficile.

Les dieux d'Afrique noire sont, sans nul doute, *innombrables* ; par ailleurs, nos connaissances dans le domaine de la religion sont fort inégales, si nous considérons l'ensemble de la carte d'Afrique noire ; des régions entières, de nombreuses ethnies restent inexplorées jusqu'à ce jour.

Dans le matériel disponible, l'auteur a sans doute procédé à une sélection, toujours difficile et délicate. Dans le domaine yoruba, assez bien représenté dans ce livre, les entités d'Ibeji et d'Osanyin, par exemple, sont absentes, et c'est assez surprenant. Ibeji, les jumeaux, est une entité extrêmement importante ; il est vrai, que certains pensent qu'il ne s'agit pas d'un dieu. Mais que dire d'Osanyin, le dieu des herbes et des feuilles, alors que feuilles et plantes ont une